

DAVID LAGERCRANTZ

Indécence manifeste

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne



PAR L'AUTEUR DE
MILLENNIUM 4

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Angleterre, 1954. La paranoïa engendrée par la guerre froide se généralise, en Europe comme ailleurs. Deux employés du bureau des Affaires étrangères, Burgess et Maclean, ont été démasqués comme étant des espions soviétiques et aux États-Unis la chasse aux sorcières de Joseph McCarthy contre les communistes et les homosexuels bat son plein. Un matin pluvieux de juin, le corps sans vie du mathématicien Alan Turing est découvert à son domicile de Wilmslow. À côté de lui, sur la table de chevet, une pomme croquée imbibée de cyanure. L'homme a été condamné à la castration chimique pour son homosexualité quelques années plus tôt, et l'explication d'un suicide semble convenir à tout le monde. Mais l'inspecteur Leonard Corell, en charge de l'enquête, s'intéresse de plus près au passé du mathématicien. Pourquoi Turing avait-il été surveillé durant des semaines avant sa mort ? Et pourquoi les services secrets cherchent-ils à cacher à tout prix le rôle mystérieux qu'il a joué durant la Seconde Guerre mondiale ?

Thriller hybride entêtant, enquête vertigineuse où la police cherche à décrypter la vie d'un homme passé maître dans l'art du codage, *Indécence manifeste* brasse déjà des thèmes chers à David Lagercrantz, tels que la marginalité, les mathématiques comme possible grille de lecture et de cryptage du monde, et les divers visages de l'espionnage, sur lesquels l'auteur de *Millénium 4* vient récemment d'offrir une nouvelle et passionnante variation.

DAVID LAGERCRANTZ

Fils du célèbre auteur et critique littéraire Olof Lagercrantz, David Lagercrantz, né en 1962, est journaliste et auteur de plusieurs livres. C'est avec Indécence manifeste (2009) qu'il affirme véritablement sa notoriété sur la scène littéraire suédoise. Ont déjà paru en France : Moi, Zlatan Ibrahimović (J.-C. Lattès, 2013) et Millénium 4. Ce qui ne me tue pas (Actes Sud, 2015).

DU MÊME AUTEUR

MOI, ZLATAN IBRAHIMOVIC. MON HISTOIRE RACONTÉE À DAVID LAGERCRANTZ,
J.-C. Lattès, 2013 ; Le Livre de poche n° 33167.
CE QUI NE ME TUE PAS, Millénium 4, Actes Sud, 2015.

Photographie de couverture : DR

Titre original :

Syndafall i Wilmslow

Éditeur original :

Albert Bonniers Förlag, Stockholm

© David Lagercrantz, 2009

© ACTES SUD, 2016

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-06381-8

DAVID LAGERCRANTZ

Indécence manifeste

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne

ACTES SUD

À Anne, Signe, Nelly et Hjalmar.

*Opinion is not worth a rush;
In this altar-piece the knight,
Who grips his long spear so to push
That dragon through the fading light.*

W. B. YEATS,
Michael Robartes and the Dancer.

Quand s'était-il décidé ?

Même lui ne le savait pas. Mais quand ses doutes s'estompèrent, réduits à de lointains appels, le poids lancinant qui accablait son corps se transforma en une inquiétude palpitante qui, au fond, lui avait manqué. Sa vie s'élargissait. Même les seaux bleus dans l'atelier de bricolage prirent un nouvel éclat chatoyant : tout ce qu'il observait contenait tout un monde, toute une chaîne d'actions et de pensées, et la seule idée de tenter de les résumer aurait été vaine, ou même malhonnête.

Il percevait une foule d'images internes et externes et, même si sa respiration était déjà douloureusement précipitée, une présence intense vibrait dans son corps, à la limite de la volupté, exactement comme si la décision de mourir lui rendait la vie. Devant lui, sur une table grise couverte de taches et de petits trous qui étaient en partie des brûlures mais aussi quelque chose d'autre, poisseux, il y avait une plaque chauffante, quelques flacons d'un liquide noir et une cuillère à café dorée qui devait jouer un certain rôle dans l'histoire. Dehors, on entendait la pluie. Elle tombait, tombait. Jamais le ciel ne s'était ainsi ouvert sur l'Angleterre un week-end de Pentecôte, et cela avait peut-être influé sur sa décision.

Peut-être avait-il surtout été influencé par des détails : son rhume des foins, ou le fait que ses voisins, Mr et Mrs Webb, aient tout juste déménagé à Styal, laissant derrière eux le sentiment que la vie s'en allait ou même qu'elle avait lieu là où il n'était pas invité. Cela ne lui ressemblait pas de s'émouvoir de ce genre de choses. En même temps, ce n'était pas sans lui ressembler.

Certes, le quotidien ne le touchait pas autant que nous autres. Il possédait une immense capacité à se fichier royalement des traçasseries qui l'entouraient. Mais il s'assombrissait aussi parfois sans aucune raison. De petites choses pouvaient avoir sur lui de grands effets. Des événements anodins pouvaient le conduire à des décisions drastiques ou à des idées étranges.

Il voulait à présent quitter le monde selon une idée trouvée dans un dessin animé pour enfants mettant en scène de drôles de nains, ce qui était bien sûr ironique. L'ironie et les paradoxes ne manquaient pas dans sa vie. Il avait raccourci une guerre et pensé plus profondément que quiconque les fondements de l'intelligence, mais avait été déclaré indigne de confiance et forcé de prendre un médicament répugnant. Voilà peu, une voyante de Blackpool l'avait terrorisé, au point qu'on n'avait pas pu lui parler une journée entière.

Que faisait-il, à présent ?

Il brancha deux câbles qui pendaient du plafond à un transformateur, sur la table, et plaça une casserole de bouillie noire sur la plaque chauffante. Ensuite il se changea en pyjama gris-bleu et prit une pomme rouge dans un plat à fruits bleu près de la bibliothèque. Il terminait souvent sa journée par une pomme. La pomme était son fruit favori, et pas seulement à cause du goût. La pomme était aussi... Peu importait. Il coupa le fruit en deux, revint à son atelier et, alors, ce fut la révélation. Il comprit avec tout son être, regardant le jardin sans le voir. N'est-ce pas étrange ? pensa-t-il, sans vraiment savoir ce qu'il voulait dire. Puis il se souvint d'Ethel.

Ethel était sa mère. Ethel allait un jour écrire un livre sur lui sans comprendre rien à rien mais, à sa décharge, on peut dire que ce n'était pas facile. La vie de cet homme était faite de beaucoup trop de chiffres et de secrets. Il était différent. En outre il était jeune, du moins aux yeux de sa mère, et, bien qu'il n'ait jamais été considéré comme une beauté, et que son physique de coureur se soit dégradé depuis une certaine décision du tribunal de Knutsford, il n'était pas mal. Depuis son plus jeune âge, quand il ne distinguait pas sa droite de sa gauche et croyait que Noël tombait un peu n'importe quand, parfois souvent, parfois rarement, comme les autres belles journées amusantes,

il avait eu des pensées totalement intempestives. Il était devenu mathématicien pour s'occuper d'une chose aussi prosaïque que l'ingénierie, et un penseur anticonformiste persuadé que notre intelligence était mécanique, ou même calculable au moyen d'une longue et vertigineuse suite de chiffres.

Mais avant tout, et c'est ce que sa mère aurait le plus de mal à comprendre, en cette journée de juin, il n'avait plus le courage de vivre, aussi continua-t-il ses préparatifs qui devaient par la suite sembler étrangement tarabiscotés. Mais quelque chose troubla sa concentration. Il perçut un bruit, des pas devant la porte d'entrée, crut-il, un crissement du gravier, et une pensée absurde lui traversa l'esprit : quelqu'un apporte de bonnes nouvelles, peut-être de très loin, d'Inde, ou d'une autre époque. Il rit ou sanglota, difficile à dire, se mit en mouvement et, même si l'on n'entendait plus rien, rien d'autre que la pluie sur le toit, il buta sur cette pensée : *Quelqu'un est dehors. Un ami, qui mérite qu'on l'écoute*, puis en passant devant le bureau il pensa à *la folie, pas du tout*, comme un enfant qui arrache les pétales d'une fleur. Il percevait les moindres détails du couloir avec une exactitude tellement vibrante que cela l'aurait fasciné, un jour meilleur. D'un pas de somnambule, il gagna la chambre à coucher, vit le journal l'*Observer* sur la table de nuit et la montre avec le bracelet de cuir noir et il plaça la moitié de pomme juste à côté. Il songea à la lune qui luisait derrière l'école de Sherborne, et se coucha sur le dos dans le lit. L'air calme.

Il pleuvait aussi le lendemain et le long d'Adlington Road arrivait le jeune inspecteur criminel Leonard Corell. À la hauteur de Brown's Lane, il ôta son chapeau Trilby car, malgré la pluie, il avait trop chaud, il songea alors à son lit, non pas le misérable lit de son appartement, mais celui qui l'attendait chez sa tante à Knutsford et, ce faisant, il inclina la tête sur son épaule, comme sur le point de s'endormir.

Il n'aimait pas son travail. Il n'aimait pas le salaire, les va-et-vient, la paperasse, et ce maudit Wilmslow, où il ne se passait jamais rien. C'était au point que même aujourd'hui, il ne ressentait que le vide. Et pourtant, la gouvernante qui avait appelé avait parlé d'une écume blanche autour de la bouche du mort et d'une odeur de poison dans la maison : des années plus tôt, un tel coup de téléphone aurait sûrement un peu ravivé Corell. Aujourd'hui, il traînait les pieds le long des flaques et des haies. Derrière, il y avait les champs et la voie ferrée. C'était mardi 8 juin 1954, il surveillait au passage les plaques des maisons.

À l'adresse Hollymeade, il prit sur la gauche et se trouva devant un grand saule qui ressemblait à un vieux balai géant et, sans en avoir besoin, il s'arrêta pour nouer ses lacets. Une allée en briques s'avancait jusqu'au milieu de la cour pour s'y arrêter net, et il songea : mais que s'est-il passé, à la fin ? même s'il comprenait parfaitement qu'en tout état de cause cela n'avait rien à voir avec cette allée en briques. Là-bas, sur le pas de la porte de gauche, attendait une femme d'âge mûr.

“C'est vous, la gouvernante ?” demanda-t-il, et elle hocha la tête. C'était une petite bonne femme incolore aux yeux tristes

et, plus tôt dans sa vie, Corell lui aurait sûrement adressé un petit sourire chaleureux en lui posant une main sur l'épaule. Là, il se contenta de la suivre en regardant ses pieds jusqu'en haut d'un escalier raide, et l'exercice n'avait rien de plaisant, ne provoquait chez lui aucune excitation, aucune curiosité policière, à peine même du désagrément, rien qu'un "Mais à quoi bon continuer ?"

Dès le vestibule, il devina une présence, une densité de l'air et, en entrant dans la chambre, il ferma les yeux ; à vrai dire, chose curieuse dans de telles circonstances, il fut traversé par quelques pensées inconvenantes de nature sexuelle qu'il n'y a au fond aucune raison de mentionner ici, sinon qu'elles lui semblèrent absurdes même pour lui. Quand il rouvrit les yeux, ces associations d'idées s'attardèrent, comme un voile surréaliste flottant sur la pièce, mais elles se dissipèrent en autre chose quand il découvrit le lit, l'étroit lit de célibataire, et, dessus, un homme mort, sur le dos.

L'homme était brun, probablement la trentaine. De la commissure de ses lèvres, une écume blanche avait coulé sur ses joues, où elle avait séché en poudre blanche. Les yeux étaient à moitié ouverts, enfoncés sous un front saillant et voûté. Le visage avait beau n'avoir rien de paisible, on devinait une certaine lassitude dans ses traits, et Corell aurait dû réagir avec sérénité. La mort ne lui était pas inconnue, et ceci n'était pas une mort horrible, mais il se sentait mal, et n'avait pas encore compris que c'était à cause de l'odeur, la puanteur d'amande amère qui flottait dans la chambre, il regarda dehors par la fenêtre qui donnait sur le jardin en essayant de revenir à ses pensées inconvenantes, mais n'y parvint pas, et remarqua alors une moitié de pomme sur la table de nuit. Corell songea, ce qui l'étonna, qu'il détestait les fruits.

Il n'avait jamais rien eu contre les pommes. Qui n'aime pas les pommes ? Il sortit son carnet de la poche de sa veste. L'homme est couché dans une position à peu près normale, écrivit-il en se demandant si la formulation était bonne, et elle ne l'était pas vraiment, mais d'un autre côté pas trop mauvaise non plus. À part son visage, l'homme aurait très bien pu être endormi et, après avoir jeté en hâte quelques autres lignes – dont il ne fut pas

non plus satisfait –, il examina le corps. Le mort était maigre, en assez bonne forme physique, mais avec une poitrine d'une mollesse inhabituelle, presque féminine et, même si l'inspection de Corell n'était pas exagérément approfondie, il ne trouva aucun signe de violence, pas de griffures ni de bleus, juste un peu de couleur noire au bout des doigts et cette écume au coin des lèvres. Il la renifla et comprit alors pourquoi il se sentait si mal. La puanteur d'amande amère atteignit sa conscience et il regagna le vestibule.

Au fond du couloir, il remarqua quelque chose de bizarre. Dans un coin avec fenestron sur jardin, deux câbles pendaient du plafond et, sur une table, une casserole mijotait. Il s'approcha lentement : était-ce dangereux ? Absurde ! La pièce était une sorte de laboratoire. Il y avait un transformateur, des pinces crocodiles, et des flacons, pots de confiture et bocaux. Sûrement pas de quoi s'inquiéter. Mais la puanteur s'incrustait sous la peau, et ce n'est qu'à contrecœur qu'il se pencha sur la casserole. Une soupe répugnante bouillait au fond et, soudain, surgit de nulle part, il se rappela un train fonçant dans la nuit, très loin dans son enfance, et il dut s'appuyer au bord de la table, haletant. Puis il se dépêcha de sortir et ouvrit une fenêtre dans la pièce voisine. Il pleuvait. C'était fou ce qu'il tombait. Mais pour une fois, Corell ne lâcha pas de juron à ce sujet. Il se réjouit de voir la puanteur et les sombres souvenirs dissipés par le vent et la pluie et, une fois retrouvé un certain calme, il alla inspecter la maison.

Un air bohème flottait dans cet intérieur. De beaux meubles, mais placés au petit bonheur, sans soin, et il n'y avait visiblement pas de famille, et sûrement pas d'enfants. Corell saisit un carnet posé sur le rebord d'une fenêtre. Il contenait des équations mathématiques : jadis, il y aurait peut-être compris quelque chose. Aujourd'hui, rien, sûrement aussi en raison de l'écriture difficilement lisible et parsemée de pâtés, ça l'énerva, ou peut-être le rendit jaloux et, renfrogné, il fouilla une vitrine à droite de la fenêtre où il trouva des verres à vin, des couverts en argent, un petit oiseau en porcelaine et un flacon au contenu noir. Cela rappelait les bocaux du laboratoire, à leur différence qu'il y avait ici une étiquette collée avec l'inscription *cyanure de potassium*.

“J’aurais dû le comprendre”, marmonna-t-il en se dépêchant de regagner la chambre, où il flaira la pomme. Elle puait comme le flacon et la casserole.

“Madame, appela-t-il. Madame !”

Pas de réponse. Il appela encore puis entendit alors des pas, puis une paire d’épaisses chevilles franchit le seuil. Il dévisagea le visage gris où disparaissaient de minces lèvres.

“Comment disiez-vous que s’appelait votre maître ?

— Dr Alan Turing.”

Dans son carnet, Corell nota d’une part que la pomme sentait l’amande amère, et d’autre part que le nom lui disait quelque chose, ou du moins, comme bien d’autres choses dans cette maison, lui provoquait de sombres souvenirs.

“A-t-il laissé quelque chose ?

— Comment ça ?

— Une lettre, ou quelque chose qui puisse expliquer...

— Vous voulez dire qu’il...

— Je ne veux rien dire. J’ai juste posé une question”, dit-il beaucoup trop sèchement et, quand la pauvre femme, apeurée, secoua la tête, il s’efforça de prendre un ton plus aimable :

“Connaissiez-vous bien le défunt ?

— Oui, ou plutôt non. Il était toujours très gentil avec moi.

— Était-il malade ?

— Ce printemps, il souffrait d’un rhume des foins.

— Saviez-vous qu’il travaillait avec des poisons ?

— Non, non, Dieu m’en garde. Mais c’était un homme de science. Est-ce qu’ils ne...

— Ça dépend, la coupa-t-il.

— Mon maître s’intéressait à beaucoup de choses.

— Alan Turing, continua-t-il, comme s’il pensait tout haut. Était-il connu pour quelque chose en particulier ?

— Il travaillait à l’université.

— Qu’y faisait-il ?

— Il a étudié les mathématiques.

— Quel genre de mathématiques ?

— Ce n’est pas à moi qu’il faut demander ce genre de choses.

— Vous m’en direz tant”, marmonna-t-il en faisant demi-tour dans le couloir.

Alan Turing. Ce nom avait quelque chose, il ne savait pas quoi, à part qu'il sonnait bien à son oreille. Ce type avait probablement fait le mariole. Il y avait des chances, si c'était au boulot que Corell était tombé sur ce nom. De plus en plus nerveux, il se mit à arpenter la maison. À la fois distrait et en colère, il récolta des éléments de preuve, enfin, preuve, c'était beaucoup dire, au moins des éléments, à savoir le flacon de poison de la vitrine, les bocaux de verre du laboratoire, puis quelques carnets de comptes et enfin trois livres au titre manuscrit : *Rêves*.

Au rez-de-chaussée, il pinça les cordes d'un violon désaccordé et lut les premières lignes d'*Anna Karénine*, un des rares livres qu'il reconnaissait dans la maison, à part quelques volumes de Forster, Orville, Butler et Trollope, et, comme si souvent, ses pensées s'enfuirent dans des contrées où elles n'avaient rien à faire.

On sonna à la porte. C'était Alec Block, son collègue. Il connaissait Alec étonnamment mal, vu leur proche collaboration : l'aurait-on enjoint de le décrire, il n'aurait pas su en dire grand-chose, à part qu'il était timide et craintif, maltraité par la plupart au commissariat mais, avant tout, qu'il était roux avec des taches de rousseur, extrêmement roux.

“L'homme semble avoir fait chauffer du poison dans la casserole, là-bas, avoir trempé une pomme dans la bouillie et en avoir croqué quelques bouchées, expliqua-t-il.

— Un suicide ?

— On dirait. Je ne me sens pas bien à cause de cette foutue odeur. Tu peux voir si tu trouves une lettre d'adieu ?”

Son collègue parti, Corell songea à nouveau à ce train fonçant dans la nuit, ce qui ne le fit pas se sentir mieux. En tombant sur la gouvernante, en bas, il dit :

“Je vais bientôt avoir à m'entretenir avec vous de manière plus approfondie. Mais en attendant, je veux que vous attendiez dehors. Nous allons mettre la maison sous scellés”, et dans un accès d'amabilité il attrapa un parapluie dans le vestibule et, comme elle protestait que c'était celui du Dr Turing, il ricana sous cape, c'était quand même du respect mal placé. Elle pouvait quand même emprunter un parapluie. Quand elle eut accepté et eut disparu au jardin, il refit un tour dans

la maison. À l'étage, chez le mort, il trouva un exemplaire de l'*Observer* daté du 7 juin, ce qui indiquait que l'homme était encore en vie la veille, ce qu'il nota, ainsi qu'un certain nombre d'autres choses. En feuilletant un nouveau cahier couvert de calculs mathématiques, il fut pris de la curieuse envie d'y ajouter quelques chiffres pour compléter ou résoudre les équations et, comme si souvent auparavant, il ne se montra pas un policier particulièrement concentré. Bien sûr, Block s'en tirait mieux.

Il se pointa avec la mine de celui qui a fait une trouvaille du plus grand intérêt. Ce n'était pas le cas, en tout cas pas de lettre d'adieu, mais quelque chose qui semblait indiquer une autre direction : deux billets de théâtre pour la semaine suivante et une invitation à la séance de l'Académie des sciences du 24 juin, que l'homme avait acceptée, sans poster sa réponse et, même si Block savait bien que ce n'était pas là la trouvaille du siècle, il espérait visiblement avoir levé une piste nouvelle. En matière de meurtre, ils n'étaient pas vraiment gâtés, à Wilmslow, mais Corell rejeta aussitôt l'idée.

— Ça ne veut rien dire.

— Mais pourquoi ?

— Parce que nous sommes tous des types compliqués, dit Corell.

— Comment ça ?

— Même celui qui veut mourir peut planifier un avenir. Nous sommes tous tirillés entre une chose et l'autre. Et puis il peut très bien avoir eu l'idée au dernier moment.

— Ça a l'air d'être quelqu'un de très instruit.

— Possible.

— Je n'ai jamais vu tant de livres.

— Moi, si. Mais il y a autre chose, chez lui, continua Corell.

— Quoi ?

— Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Je sais seulement que quelque chose cloche. Tu as éteint la plaque, là-haut ?”

Alec Block hocha la tête. Il avait l'air de vouloir ajouter quelques mots, sans vraiment oser.

— “Il n'y a pas un peu trop de poison, dans cette maison ? dit-il.

— Si”, répondit Corell.

Il y en avait assez pour tuer une compagnie entière, ils en discutèrent un moment, sans parvenir à rien.

“On dirait un peu qu’il voulait jouer les alchimistes, non ? Ou au moins les orfèvres ? dit Block.

— Pourquoi tu dis ça ?”

Block l’informa qu’il avait trouvé une cuillère plaquée or dans le laboratoire.

“Un très joli travail. Mais on voit quand même que c’est bricolé. Tu peux aller la voir, là-haut.

— Vraiment ?” dit Corell, en feignant un certain enthousiasme, mais il n’écoutait presque plus.

Il était à nouveau plongé dans ses pensées.